

Francesco Masci: «Faut-il prendre au sérieux l'anxiété écologique des jeunes ?»

Par Ronan Planchon

Publié il y a 5 heures,

Mis à jour il y a 56 minutes



«La colonisation des sentiments va empêcher le fonctionnement autonome de la technique et du politique.» Jacques Demarthon/AFP

FIGAROVOX/ENTRETIEN - Une enquête révèle que de nombreux jeunes, partout dans le monde, sont angoissés par la crise climatique. Sans minimiser le réchauffement climatique, cela témoigne de l'individualisme moralisateur galopant de la société, explique le philosophe.

Francesco Masco est philosophe. Il a notamment publié en 2011 un essai intitulé Entertainment! (éd. Allia), une critique du divertissement et de la toute-puissance des images comme force motrice de la modernité.

[À découvrir](#)

→ **Michel Houellebecq: «Une civilisation qui légalise l'euthanasie perd tout droit au respect»**

LE FIGARO. - Sur 10.000 sondés issus de dix pays dont la France, l'Inde ou encore l'Australie, 75% des jeunes de 16 à 25 ans jugent l'avenir effrayant, la moitié d'entre eux n'ont «plus foi en l'humanité» et 45 % affirment que l'éco-anxiété affecte leur vie quotidienne. Qu'est-ce que cela vous inspire ?

Francesco MASCI. - J'ai du mal à prendre au sérieux les résultats de l'enquête. Elle semble biaisée et manque de complexité, même les auteurs de l'enquête l'avouent. Elle s'adresse à un échantillon peu significatif de la jeunesse mondiale. Comme le disent les auteurs, il faut, pour y répondre, disposer d'une connexion internet et maîtriser l'anglais. Les personnes interrogées sont peu représentatives de la jeunesse, elles sont probablement plus diplômées, plus connectés, riches que la moyenne.

D'un côté, cette enquête montre la formidable réussite économique de l'Occident. Il n'y a pas besoin de s'appeler Marx pour comprendre que des gens avant tout angoissés par le réchauffement climatique - sans nier l'urgence de la situation - ne peuvent survenir que dans nos sociétés opulentes. Par le passé, dans des sociétés où les flux économiques étaient moins importants, les jeunes avaient d'autres inquiétudes, davantage liées au présent. De l'autre côté, cette étude témoigne aussi du risque d'une implosion idéologique de cette société. On observe, depuis plusieurs années, un basculement: les problématiques politiques et technologiques ne sont plus centrales pour une partie non négligeable de la population, davantage préoccupés par problématiques liées à la morale. Cette morale pas nécessairement sociale, mais davantage liée aux sentiments, au ressenti. Certains témoignages publiés dans cette enquête sont significatifs: ces jeunes ne font que crier, ils sont indignés, ils sont en colère, ils sont blessés, ils culpabilisent. On est dans une morale de sentiments plus que dans une morale sociale.

“

Sous couvert d'un universalisme, d'une inquiétude universelle pour la Terre, pour l'environnement, on voit au fond un renfermement sur soi très intimiste

Francesco Masci

Avant, le futur était envisagé comme une chose qu'il fallait construire. Aujourd'hui, d'aucuns l'imaginent comme quelque chose de complètement bouché, perdu, ruiné. Désormais, le futur n'est plus envisagé comme une opportunité. Ce passage du jugement politique pour entrer dans le champ moral est parfaitement cohérent avec une forme de colonisation de la morale révèle par ailleurs une sorte de renfermement sur soi, hyperindividualiste. Tout cela intervient avec une cascade de paradoxes assez intéressants à observer: des problèmes collectifs qui sont traités de manière individuelle, un futur qui sert de jugement et de tribunal pour le présent et le passé, la mise en accusation d'une civilisation entière à laquelle il est pourtant demandé de résoudre ces problèmes. On note aussi un renfermement sur une forme de sentimentalisme individualisé qui ne fait que créer encore plus un sentiment d'impuissance et éloigne d'une pratique politique et technique nécessaire pour résoudre ces problèmes.

Y a-t-il une forme de confort intellectuel à se complaire dans un fatalisme passif et résigné ?

Oui tout à fait. C'est cela qui est paradoxal dans toute cette dérive sentimentale de la société. Il y a une sorte d'exacerbation de l'individualisme qui crée le confort dont vous parlez. Sous couvert d'un universalisme, d'une inquiétude universelle pour la Terre, pour l'environnement, on voit au fond un renfermement sur soi très intimiste. On le voit un peu partout avec les nouvelles préoccupations qu'ont ces jeunes, très préoccupés par le sort des minorités notamment. Ce renfermement devient pour eux assez confortable ; c'est le contraire exact de l'intervention politique.

Est-ce une attitude contemporaine ou, finalement, n'a-t-elle pas toujours existé ?

Dans toute politique, il y a quelque chose de moral. L'ennemi en politique ne doit pas être un ennemi personnel. On ne devrait jamais confondre théorie politique et théorie morale. Cela a toujours été un peu le cas, mais là, pour moi, on change radicalement de paradigme. La morale devient individualisée et n'est pas une morale capable de faire corps et de devenir universelle. Elle est limitée à des groupes. Dans cette enquête, certains jeunes disent qu'ils ressentent la crise au plus profond d'eux, dans leur intimité. Cela se traduit par la rage mais jamais par une intervention sur le monde.



L'individu est soumis à des injonctions de « bien faire » mais les résultats lui échappent. Ce décalage entre les attentes et le réel montre que l'individu a oublié son impuissance

Francesco Masci

Le paradoxe, c'est que la colonisation des sentiments va empêcher le fonctionnement autonome de la technique et du politique. La modernité a toujours été capable de résoudre les paradoxes qu'elle-même crée, mais je me demande si elle n'est pas confrontée à un paradoxe aujourd'hui insurmontable.

À VOIR AUSSI - «Les conséquences seront catastrophiques»: impossible de limiter le réchauffement climatique à 1,5°C, selon l'ONU

Peut-on penser que la modernité est arrivée à un point de rupture ?

On traverse une période au cours de laquelle nous sommes confrontés à des choses inattendues et difficilement prévisibles, notamment les bouleversements liés au changement climatique. Mais dans le même temps, le développement de la technique, qui est la plus grande création de la modernité, semble imperturbable. Elle continue son travail. Certains mouvements essaient de la stopper, mais ils n'en ont pas les moyens. Toutes ces expressions d'inquiétude passent par les réseaux sociaux, elles sont créées par la technique. Ces gens sont entièrement immergés dans un monde technologique, ce qui est contradictoire.

Le problème arrive au moment où on s'empêche de voir la complexité. Les problématiques environnementales sont extrêmement complexes, notamment les questions de redistribution des biens, de production des biens, etc. La question de la croissance est facile pour les sociétés occidentales mais plus compliquée pour les pays en voie de développement.

Olivier Rey a écrit: «Quand on ne fait rien on croit qu'on est responsable de tout et réciproquement quand on est responsable de tout on ne fait rien ou très peu». Est-ce une clef pour comprendre la frustration, récente, d'une partie de la jeunesse ?

Cela a toujours été comme cela. La modernité a toujours fonctionné sur une entente tacite, selon laquelle nous ne sommes responsables de peu de choses dans le cours des événements. Paradoxalement, sous couvert d'universalisme, de protéger quelque chose d'aussi universel que la Terre, il y a une exacerbation de l'individualisme. Mais l'individu n'est pas nécessairement responsable, il y a des mécanismes beaucoup plus complexes. L'individu n'a pas une modalité d'intervention énorme. Il y a une mégalomanie des individus qui n'a pas lieu d'être. Cela explique la frustration : on se croit tout-puissant alors qu'on ne peut pas faire grand-chose. D'autant plus que ces individualités n'ont pas de singularité ; ce sont des individualités assez mimétiques.

Ce sentiment est aussi est aussi renforcée par le politique. Lequel répète que les individus peuvent apporter leur pierre à l'édifice en prenant une douche plutôt qu'un bain, en éteignant la lumière au sortir d'une pièce, etc. Et, fine, ces jeunes ne voient pas le fruit de leurs efforts...

L'individu est soumis à des injonctions de «bien faire» mais les résultats lui échappent. Ce décalage entre les attentes et le réel montre que l'individu a oublié son impuissance. On répète aux petits consommateurs qu'ils ont le pouvoir faire quelque chose pour améliorer la situation planétaire, mais c'est loin d'être le cas.



Le capitalisme est capable d'intégrer en son sein les diversités culturelles, sexuelles mais aussi des diversités de consommateurs, on le voit avec l'émergence de marchés qui intègrent la critique écologique

Francesco Masci

D'autant que le capitalisme est capable d'intégrer en son sein les diversités culturelles, sexuelles mais aussi des diversités de consommateurs, on le voit avec l'émergence de marchés qui intègrent la critique écologique en proposant des produits alternatifs, à l'image, à l'image du bio ou du commerce équitable.

Si on va au bout de votre réflexion, que doivent faire ces jeunes ? Attendre que le politique s'occupe d'améliorer la situation sans agir à leur propre échelle ?

J'ai du mal à donner des recettes. Je suis toujours allergique aux intellectuels qui donnent des recettes. Je suis philosophe, mon rôle est plutôt d'examiner les sociétés et donner des clés de lecture différentes. J'ai du mal à penser ce qu'ils devraient

faire.

Ce sont des phénomènes structurels, je ne blâme pas les jeunes qui sont anxieux parce qu'il y a une crise climatique. Je trouve simplement que c'est significatif d'une manifestation de la modernité. Pour échapper à cela, il faudrait qu'ils arrêtent de se replier sur soi, sur leur identité, leur propre bien-être et cessent la concurrence victimaire afin d'apprendre à comprendre la complexité de nos sociétés. On vit dans une société complexe où la morale est souvent mise en échec. Bref, il faut avant tout éviter de tomber dans les panneaux de la morale. Je ne veux pas donner l'impression de ne pas prendre au sérieux les problématiques climatiques. C'est l'approche qui me gêne, moralisante et sentimentale.